

# LORD STRANLEIGH EN AMÉRIQUE

## CHAPITRE PREMIER Lord Stranleigh prend la mer

Quelques minutes avant midi, par une belle journée d'été, Edmund Trevelyan monta sur la passerelle d'un steamer qui, à ce moment-là, était le plus grand de tous les navires transatlantiques. À midi pile, il quitterait Southampton pour rallier Cherbourg, puis Queenstown, puis finalement mettrait le cap sur New York. Trevelyan était vêtu d'un costume de tweed aux couleurs discrètes, mais d'une coupe si distinguée et si parfaite que les passagers férus d'élégance le jugeraient sans nul doute comme le parangon du bord. Il était suivi par son valet Ponderby, dont le visage d'ordinaire inexpressif affichait une mine contrariée, comme s'il avait naguère coutume de fréquenter la noblesse et se retrouvait désormais condamné à servir un roturier. Cette contrariété, toutefois, était due premièrement à sa haine des croisières et secondement à sa détestation de l'Amérique. Un pays où tous les hommes sont libres et égaux n'était nullement fait pour charmer Ponderby, qui se savait sans égal et ne s'abaîsserait jamais à reconnaître qu'il pourrait en aller autrement.

Une fois sur le pont, son maître se tourna vers lui et lui dit :

« Ponderby, veuillez vous rendre dans la suite que j'ai réservée et vérifier que mes bagages sont rangés là où ils doivent l'être, et aussi qu'aucun d'eux ne manque à l'appel. »

Ponderby s'inclina avec dignité et obéit sans un mot, tandis que Trevelyan montait le grand escalier, se déplaçant avec une nonchalance convenant parfaitement à la chaleur exceptionnelle de ce jour. La perspective d'une traversée de l'océan par un temps pareil était en elle-même rafraîchissante, et l'homme est si enclin à vivre dans l'instant présent sans penser au lendemain que Trevelyan avait totalement oublié les dépêches qu'il avait lues dans les journaux avant de quitter Londres, selon lesquelles New York souffrait d'une chaleur étouffante, qui obligeait ses malheureux habitants à dormir sur le toit de leur demeure, sur les bancs de Coney Island, bref partout où soufflait la moindre brise. Sur le pont supérieur, une soudaine exclamation arrêta ses pas :

« Mais... n'est-ce pas Mr. Trevelyan ? »

L'homme qui s'adressait ainsi à lui portait l'uniforme de la compagnie maritime.

« Ah ! docteur, je pensais précisément à vous. J'ai lu dans la presse que vous aviez reçu une promotion et je me suis dit : "Après tout, le monde n'est pas si mal fait puisqu'il reconnaît l'excellence du plus doué et du plus populaire des officiers médicaux." »

— Voilà qui est joliment tourné, Trevelyan, mais je confesse que, vu mon âge, j'ai hésité à accroître encore le fardeau de travail qui pèse sur mes épaules.

— Votre âge, docteur ! Enfin, vous me donnez l'impression d'être un vieillard quand je me compare à vous ; cela dit, vous risquez de me voir gambader sur le pont comme un gamin.

— Si vous acceptez de vous asseoir à ma droite pendant les repas, je garderai l'œil sur vous et vous empêcherai de passer par-dessus bord, dit le docteur en riant.

— En fait, c'est le privilège même que j'espérais quémander.

— Alors ce siège est à vous, Trevelyan. Au fait, j'ai lu dans les journaux qu'Edmund Trevelyan n'était autre que Lord Stranleigh ; mais il ne faut jamais croire ce qu'on lit dans les journaux, n'est-ce pas ?

— Personnellement, je n'en lis aucun. Mon lot quotidien de nouvelles m'est fourni par Ponderby, qui est un lecteur acharné des principaux journaux qui ont l'agrément de ce qu'il appelle "les classes

supérieures”. Mais je vous assure qu’Edmund Trevelyan est un nom qui m’appartient et que j’en use de temps à autre, comme d’un vieux manteau confortable.

— Ah ! enfin, ce n’est pas moi qui vous trahirai. Je vous retrouve au lunch, entre ici et Cherbourg. » Et le docteur retourna en hâte aux devoirs de sa charge.

Le jeune homme poursuivit sa promenade, souriant au souvenir de certaines des excellentes histoires du docteur. Il considérait comme un bon présage sa rencontre avec cet officier amical, mais espérait qu’il ne croiserait aucun autre visage connu.

La seconde interruption de cette promenade fut moins agréable que la première. Il vit arriver sur le pont un homme mal fagoté, à la démarche nerveuse, qui semblait son aîné de dix ou quinze ans, quoique en réalité leur différence d’âge fût minime. Son visage était hagard et creusé par l’inquiétude et ses yeux avaient ce regard furtif et pénétrant caractéristique des joueurs invétérés. Stranleigh le regarda approcher d’un air étonné.

L’Honorable John Hazel était jusqu’à une date récente membre des clubs les plus sélects de Londres ; mais que la Nature l’ait doué ou non d’un talent utile, il avait acquis la réputation d’un joueur de cartes sans scrupules, prêt à tout lorsqu’il s’agissait de gagner de l’argent. Nul ne le savait mieux que Lord Stranleigh, qui avait été maintes fois sa victime mais considérait ses pertes comme négligeables et absolvait invariablement l’Honorable John. Ces derniers temps, toutefois, ce fils cadet d’une ancienne et noble maison avait commis un péché impardonnable : on l’avait percé à jour et autorisé à démissionner de tous ses clubs, à l’exception d’un seul, duquel il avait été exclu par un comité des plus sévère. Par la suite, il avait disparu de la circulation. Aux yeux de l’Angleterre, c’était un homme fini et il le savait.

« John, est-ce possible ? » s’écria Lord Stranleigh comme l’autre arrivait devant lui.

Hazel fit halte et ses yeux se voilèrent, comme ceux d’un joueur de poker possédant une main imbattable.

« Je n’ai pas le plaisir de vous connaître, monsieur, dit-il d’un air hautain.

— Vous m’en voyez ravi, car je suis présentement Edmund Trevelyan et j’espérais ne croiser à bord personne de ma connaissance.

— Je ne connais pas Edmund Trevelyan et n’ai aucun désir de faire sa connaissance, rétorqua froidement l’autre.

— Voilà qui est fort bien, et ce désir vous fait honneur. Trevelyan ne souhaite nullement imposer son amitié à quiconque. Néanmoins, Jack, il fut un temps où je vous ai sorti du pétrin<sup>1</sup> et, si l’occasion devait se représenter, je serais ravi de recommencer.

— Vous auriez pu prévenir mon expulsion du Campderdon Club, il vous aurait suffi de lever le petit doigt, s’emporta l’autre.

— Vous vous trompez, Hazel. J’ai fait tout ce que j’ai pu pour vous, comme lors d’autres crises de même nature. Le comité s’est révélé inflexible et même fier de son indépendance, telle une bande de radicaux exaltés. La Chambre des Lords n’est plus ce qu’elle était, Jack, comme vous risquez hélas de le découvrir si vous entrez en possession du titre familial, quoique vous ne soyez pas présentement le premier sur les rangs, loin de là. En fait, Jack, j’ai bien peur que mon ardent plaidoyer ait joué contre vous plutôt que le contraire.

— Enfin ! le passé est le passé ; cela n’a plus d’importance maintenant, dit l’autre en soupirant. J’ai définitivement secoué de mes chaussures la poussière de l’Angleterre.

— La terre, vous voulez dire.

— Oh ! il y avait bien un peu de terre, je l’admets, mais Londres n’était quasiment plus que poussière lorsque je l’ai quittée ce matin. Ah ! nous appareillons ! Il faut que je file. » Et il s’écarta du bastingage, depuis lequel il observait la scène.

« Filer ? Ou cela ?

— Là où est ma place. Je voyage en troisième classe. Dès que le steamer se met en route, je n’ai plus le droit de me trouver sur ce pont. J’ai profité de ces quelques instants de répit pour faire un peu de tourisme sur le navire.

---

<sup>1</sup> Voir « L’Enlèvement inaperçu », in *Lord Stranleigh, millionnaire*.

— Mon cher Jack, dit son ancien ami d'une voix grave, ceci n'est pas acceptable ; vous n'allez pas traverser l'Atlantique en troisième classe.

— J'ai visité mes quartiers et les ai trouvés très confortables. J'ai connu bien pire ces derniers temps. Il en va de la troisième classe comme de toutes choses maritimes — comme cet immense steamer, par exemple : elle s'est nettement améliorée depuis l'époque où Robert Louis Stevenson y a passé son voyage à New York<sup>2</sup>.

— Eh bien, voilà un grand changement pour un amateur de luxe tel que mon ami l'Honorable John Hazel.

— Je vous remercie de condescendre à m'appeler votre ami. Personne d'autre n'y a consenti, répondit l'Honorable John avec amertume.

— Au diable la condescendance ! Je suis un peu déconcerté, voilà tout, et j'aimerais connaître un peu plus de détails. Vous avez tourné la page, si je comprends bien ?

— La page ? Dites plutôt "mille pages" ! J'ai carrément jeté le livre, avec ses taches d'encre et ses pâtés. J'en ouvre un nouveau, un livre aux pages vierges, un livre qui, je l'espère, supportera d'être inspecté par le vertueux comité du Campderdon sans qu'il en soit choqué.

— Quel est votre programme ?

— Je n'en sais trop rien ; cela dépendra des circonstances. Je pense partir pour l'Ouest — faire mon retour à la terre, pour ainsi dire. Je suis impatient de devenir un cow-boy pétri de sens moral. C'est apparemment la seule occupation pour laquelle je sois équipé. Je sais monter à cheval et je tire raisonnablement juste.

— Je croyais que cette époque s'était éteinte avec Bret Harte<sup>3</sup>, dit Stranleigh. Avez-vous un peu d'argent sur vous ?

— Comment le pourrais-je ?

— Alors laissez-moi donc vous remettre en selle, si je puis dire.

— De quelle façon ?

— Je vais vous louer une cabine confortable et vous m'en rembourserez le coût quand vous aurez trouvé du pétrole, afin qu'il n'y ait pas une once de condescendance dans ma proposition.

— Je suis sûr qu'il n'y en a aucune, et c'est fort aimable à vous, Stranleigh, mais je n'ai pas la tenue adéquate.

— Cela s'arrangera sans peine. Ponderby prévoit toujours trop de vêtements de rechange. Selon sa conception du monde, celui-ci se divise en deux parties : Londres et la jungle. Qu'il existe de bons tailleurs à New York est aussi invraisemblable à ses yeux que l'idée que je puisse être l'homme le plus mal habillé de Londres. Nous avons à peu près la même taille et la même carrure. Ponderby doit avoir entassé dans mon monceau de bagages entre vingt-cinq et quarante costumes que je n'ai jamais portés. J'ignore quel est son principe directeur, mais, la dernière fois que nous sommes allés en Amérique, il avait emporté vingt-cinq costumes et, comme notre navire faisait vingt-cinq mille tonnes et que celui-ci en fait quarante-cinq, il y a de grandes chances pour qu'il ait emporté cette fois-ci quarante-cinq costumes ; par ailleurs, il sera aussi enchanté de vous apprêter que si vous étiez le nouveau roi à la veille de son couronnement.

— C'est fort aimable à vous, Stranleigh, mais, encore une fois, je ne saurais accepter.

— C'est au nom de Ponderby que je vous supplie. En outre, il est certain détail pratique que vous avez négligé. Si vous tentez de débarquer depuis le pont de troisième classe... vous voyagez sous une identité d'emprunt, je suppose ?

— Tout comme vous, Stranleigh.

— Non, je possède bien le nom de "Trevelyan". Comme je le disais, si vous tentez de débarquer dans cette tenue miteuse et sans un sou en poche, vous serez classé comme indésirable et refoulé sur-le-champ, alors que si vous débarquez de première classe, on ne vous posera aucune question, hormis ces requêtes

---

<sup>2</sup> Stevenson raconte ce voyage, entamé en 1879, dans son ouvrage posthume *L'Émigrant amateur* (1895).

<sup>3</sup> Écrivain américain (1836-1902), célèbre pour ses récits sur l'Ouest. Il vécut à Londres de 1885 à sa mort.

stupéfiantes tant prisées du gouvernement américain, et auxquelles Ponderby se fera un plaisir de vous indiquer les réponses appropriées. »

Sans un mot, Hazel retourna auprès du bastingage, s'y accouda et se plongea dans ses pensées. Stranleigh le rejoignit.

« Donnez-moi votre billet », dit-il.

Hazel le pêcha dans sa poche et le lui tendit.

« Avez-vous des bagages ?

— Rien qu'une valise, que j'ai laissée sur ma couchette. Elle contient du linge de première nécessité.

— Attendez-moi ici, je vais voir ce qu'il y a de disponible en première classe. »

Stranleigh descendit au bureau du commissaire de bord, et ce personnage surmené l'accueillit par un regard amical, qui lui faisait cependant comprendre que son temps était précieux.

« Je m'appelle Trevelyan, dit le jeune homme.

— Oh ! oui, Mr. Trevelyan. Vous logez dans la suite de première classe. Êtes-vous satisfait des aménagements ?

— Je ne les ai pas encore vus. Je viens de tomber sur un ami, un homme du genre excentrique, qui a décidé de traverser l'Atlantique en troisième classe. Un pari stupide comme de jeunes idiots en font dans nos ridicules clubs londoniens, et je l'ai convaincu d'y renoncer.

— Nos cabines de troisième classe sont réputées pour leur confort, Mr. Trevelyan.

— C'est ce qu'il m'a dit, mais je souhaite profiter de sa compagnie sans descendre sur le pont de troisième classe. Avez-vous quelque chose de vacant proche de ma suite ? »

Le commissaire de bord consulta son registre.

« Est-il accompagné ?

— Il voyage seul.

— Toutes les grandes cabines sont occupées, mais je peux lui donner la 4390.

— Elle est aussi confortable qu'une cabine de troisième, je suppose ? dit Stranleigh en souriant.

— Oui, mais elle n'est pas aussi privative que votre suite.

— Oh ! il ne s'en plaindra pas. Voulez-vous envoyer un steward dans la cabine correspondant à ce billet, afin qu'il transporte la valise de mon ami dans sa nouvelle cabine ? Pendant ce temps, je m'occuperai d'y faire porter les bagages qu'il m'avait confiés à Londres. »

Le commissaire de bord prépara en hâte un nouveau billet et encaissa la différence entre les deux cabines en billets de cinq livres.

« Est-ce que vous retournez dans votre suite à présent ? s'enquit-il.

— Oui, je dois donner des instructions à mon valet.

— Alors c'est avec grand plaisir que je vous y conduirai », dit le commissaire de bord en sortant de son bureau après en avoir fermé la porte ; et, en dépit des protestations de Stranleigh, qui ne voulait pas le déranger, il le conduisit dans une suite dont les chambres et les salons auraient comblé une personne bien plus exigeante que Sa Seigneurie. Lorsqu'il eut pris congé, Stranleigh dit à Ponderby :

« L'Honorable John Hazel est à bord, dans la cabine 4390. Il a dû quitter Londres précipitamment et sans les bagages nécessaires. »

Dans les yeux de Ponderby apparut une lueur qui semblait dire : « Je savais que cela arriverait tôt ou tard. » Mais il ne fit aucun commentaire et baissa les yeux en voyant que son maître avait remarqué ladite lueur. Stranleigh s'exprima alors d'une voix froide et posée.

« Combien de costumes neufs avez-vous emportés à mon intention ?

— Trente-sept, milord.

— Très bien. Videz une ou deux valises et choisissez une tenue de soirée et deux ou trois costumes ordinaires ; en fait, habillez l'Honorable John Hazel comme vous m'habillerez. Appelez un steward et dites-lui d'emporter ces valises dans sa cabine. Préparez-lui une tenue ordinaire et occupez-vous du reste dans les plus brefs délais. »

Sa Seigneurie regagna le pont supérieur d'un pas nonchalant et y retrouva Hazel tel qu'il l'avait laissé, hormis le fait qu'il contemplait à présent les rivages lointains, parsemés de verdure et de villages, de l'île de Wight.

« Et voilà », dit Stranleigh d'une voix enjouée en tendant son nouveau billet à l'Honorable John.

Le caractère de Hazel était obéré par une indéniable faiblesse, sans quoi il ne se serait jamais retrouvé dans sa situation présente, et il fit montre alors de l'entêtement qui était invariablement le sien lorsqu'il était prêt à céder.

« Vraiment, je ne peux pas accepter, dit-il avec un tremblement de la lèvre inférieure quasi imperceptible.

— Tut-tut ! Tout est réglé, n'en parlons plus. Votre cabine est la 4390. Vous y trouverez votre valise ainsi qu'une ou deux des miennes. Venez — je deviens votre valet. On va bientôt servir le lunch et votre compagnie me serait agréable. »

Stranleigh se retourna et Hazel le suivit.

Il n'y avait aucune comparaison possible entre la cabine 4390 et la luxueuse suite occupée par Stranleigh, mais cependant, même si le commissaire de bord avait hésité à en louer les mérites, elle était d'une taille et d'un confort apparent qu'on ne trouvait que sur quelques paquebots une dizaine d'années auparavant. Ponderby, qui était déjà arrivé, épargna à son maître de jouer les valets, et lorsque enfin l'Honorable John se montra, il était tout à fait redevenu lui-même : un homme vif et élégant qui aurait fait honneur même au Campderdon Club.

« Je vous ai réservé la place voisine de la mienne, à la table du médecin de bord, dit Stranleigh. Je me flatte d'avoir présidé à ce transfert avec plus de tact que je n'en montre d'ordinaire, car je suis quelque peu stupide en la matière et compte en général sur les autres pour exécuter mes desseins plutôt que de faire la démonstration de mes talents de diplomate. Le commissaire de bord — le seul personnage officiel avisé du changement — pense que vous voyagez en troisième classe à la suite d'un pari et nul doute qu'il aura bientôt oublié toute cette histoire. La question est de savoir sous quel patronyme je dois vous présenter au docteur.

— Que me conseillez-vous ? demanda Hazel. Le nom figurant sur mon billet de troisième est William Jones.

— Oh ! cela ne vaut rien comme *nom de guerre*\* — on voit tout de suite qu'il a été choisi par un homme sans imagination. À votre place, je naviguerais sous mes propres couleurs.

— Bien ! Alors je suis et resterai John Hazel. Pour témoigner de ma bonne foi, je vous promets de ne pas toucher aux cartes pendant toute la traversée.

— Une bonne résolution ; veillez à la tenir. » Et c'est ainsi qu'ils jouèrent ensemble d'un déjeuner des plus appétissant, au cours duquel le docteur les régala d'une salade exceptionnelle.

Ils quittèrent Cherbourg avant l'heure du dîner, et, à l'issue de ce repas, Stranleigh et Hazel se promenèrent ensemble sur le pont principal, jusqu'à ce que ce dernier, s'avouant épuisé par les événements de la journée, regagnât sa cabine, après quoi Stranleigh resta seul pour fumer un dernier cigare. Il s'accouda au bastingage et contempla la mer d'huile d'un œil méditatif.

C'était une fort belle soirée et il se sentait en paix avec le monde. Le commun des mortels croit les riches accablés par le souci. C'est peut-être vrai durant la période où ils amassent leur fortune, mais ce défaut disparaît lorsque leur trésor est investi ou mis à l'abri dans un coffre. Il arrivait à Stranleigh de perdre de l'argent, mais il avait hérité d'un véritable pactole et gagné davantage de millions qu'il n'en avait perdu, bien qu'il affirmât que c'était le fait du hasard et que, lorsqu'il faisait appel à cette partie de son anatomie qu'on appelle la cervelle, il en résultait inévitablement un désastre.

« Vous êtes Mr. Trevelyan, n'est-ce pas ? » demanda une voix féminine, mélodieuse et toute proche. Stranleigh se retourna, surpris, et, découvrant la plus charmante des jeunes femmes, il jeta à l'eau son cigare à peine entamé.

« Oui, répondit-il, mon nom est Trevelyan. Comment le savez-vous ? »

Un rare sourire se dessina sur les lèvres du jeune homme — un sourire, lui disait-on, qui poussait son prochain à lui faire toute confiance ; nombre de ladies empressées de manifester ladite confiance le qualifiaient de fascinant.

---

\* Tous les mots et expressions en italiques et suivis d'un astérisque sont en français dans le texte.

« Je crains... » dit la jeune femme, dont le joli visage était très sérieux et dont les grands yeux noirs paraissaient troublés, « ... je crains d'avoir bien involontairement écouté aux portes. Je devais m'entretenir avec le commissaire de bord — pour une question qu'il me répugnait d'aborder. Vous vous êtes présenté devant son guichet avant moi, car j'hésitais encore à sauter le pas.

— Vous me voyez navré de m'être interposé entre vous et ce fonctionnaire, dit Stranleigh. Comme je ne possède qu'une intelligence limitée, mon esprit ne peut accomplir qu'une tâche à la fois, et je dois avouer que je ne vous ai pas vue.

— Je le sais, répliqua la jeune fille. Vous n'avez rien à vous reprocher. Vous étiez le premier arrivé et auriez dû être le premier servi, ce qui fut le cas, du reste.

— J'aurais volontiers cédé ma place ainsi que toute priorité dont j'aurais pu me prévaloir, si j'avais su qu'une lady patientait derrière moi.

— Je n'en doute pas. Néanmoins, la conversation que vous avez eue avec le commissaire de bord m'a fourni un répit qui était le bienvenu et, en repensant au problème qui est le mien, j'ai résolu de vous consulter avant de m'adresser à lui ; ce qui explique que j'aie l'audace de solliciter votre attention.

— Comment puis-je vous aider, madame ? » demanda Stranleigh, retrouvant sa prudence habituelle, qui se manifesta sous la forme d'une certaine raideur dans les gestes et d'une certaine froideur dans le ton.

« J'ai vu que vous échangeiez un billet de troisième classe contre un billet de première classe pour le bénéfice d'un de vos amis. J'en ai conclu que vous aviez bon cœur et mon attention a été éveillée lorsque vous vous êtes présenté au commissaire de bord sous le nom de Trevelyan, car il se trouve que c'est aussi mon nom.

— Vraiment ? s'exclama Sa Seigneurie. Avez-vous de la famille dans les environs de Wychwood ? Vous êtes anglaise, n'est-ce pas ?

— Je suis en effet anglaise, et apparentée à la famille Trevelyan, des environs de Wychwood, encore que je n'aie jamais rencontré l'un de ses représentants, à moins que vous n'en faisiez partie.

— Oui, fit Stranleigh. Et maintenant, dites-moi, je vous prie, quel est votre problème ?

— J'aimerais savoir si le prix du billet de troisième que vous avez donné au commissaire de bord a été défalqué du prix de la cabine de première classe, ou bien si vous l'avez passé par pertes et profits ?

— Je ne saurais vous le dire, répondit Stranleigh en riant. Je n'ai pas l'habitude de ce genre de transaction et je devais faire vite. »

Bien que Sa Seigneurie eût adopté un ton léger et détendu, la jeune fille semblait rencontrer quelque difficulté pour reprendre son récit. De toute évidence, ses grands yeux se mouillaient de larmes et Stranleigh détestait plus que tout les effusions publiques. Oui, cette jeune fille était déprimée, quelle qu'elle en fût la cause.

« Eh bien, fit-il d'une voix enjouée et encourageante, nous parlions de billets de première et de troisième. Qu'avez-vous à me dire là-dessus ?

— Seul le billet de troisième m'intéresse. Si vous n'y avez pas renoncé, vous avez le droit de demander son remboursement.

— Sans doute. Cela dit, il ne m'est d'aucune utilité.

— Non, mais il serait pour moi d'une importance vitale. Lorsque je suis venue en train depuis Londres, on m'a volé mon sac à main, à moins que je ne l'aie perdu en payant mon billet de train. Je me retrouve donc sans ressources ni titre de transport.

— Vous aviez réservé une cabine ?

— Oui.

— Dans ce cas, il n'y a pas de problème ; votre nom est inscrit au registre du commissaire de bord. Connaissez-vous le numéro de votre cabine ?

— Non, et je ne peux pas non plus arguer de mon identité, car j'effectue ce voyage sous un autre nom que celui de Trevelyan.

— Grand Dieu ! s'exclama Stranleigh, nous sommes donc trois ! Ce navire devrait être rebaptisé *Incognita*. Ce sac à main contenait aussi votre argent ?

— Oui, de l'or et des bank-notes ; il ne me reste plus que de la menue monnaie.

— En ce cas, le billet de troisième classe ne vous serait guère utile. Comme j'ai eu l'occasion de le faire remarquer à un tiers, on ne vous laisserait jamais débarquer sur le sol américain, aussi ne parlons plus de ce fameux billet. Si vous êtes apparentée, même de loin, à la famille Trevelyan, il n'est pas question que je vous laisse voyager en troisième classe. Êtes-vous seule ?

— Oui, répondit-elle dans un murmure quasi inaudible.

— Eh bien, mieux vaut que vous vous arrangiez vous-même avec le commissaire de bord. Comme je vous l'ai dit, je ne suis pas très doué en affaires. Donnez-lui le nom sous lequel vous avez acquis votre billet. Vous l'avez acheté à Londres, je suppose ?

— Oui, murmura-t-elle à nouveau.

— Donnez-lui votre nom d'emprunt, donc. Il consultera son registre et vous allouera la cabine que vous aviez réservée. Il est probable qu'il puisse agir ainsi sans vous demander de supplément ; mais si tel n'est pas le cas, convenez avec lui du prix de la traversée et demandez-lui un reçu. Le trop-perçu vous sera vraisemblablement remboursé à New York. Voici un billet de cinquante livres sterling, qui vous permettra de conclure la transaction bien mieux que je ne pourrais le faire. Mais un instant. Vous rappelez-vous le prix que vous avez payé cette cabine ?

— Vingt-cinq livres.

— Cela ne vous laisserait qu'une somme identique une fois arrivée à New York, une ville des plus onéreuse, aussi le montant de mon prêt sera de cent livres. Donnez-moi votre adresse et, si vous n'avez pas de nouvelles de vos proches une fois votre pécule épuisé, je vous prêterai à nouveau l'argent nécessaire. Naturellement, vous me rembourserez à votre convenance. Je vais vous donner le nom de mes représentants à New York. »

Les larmes perlaient à présent aux yeux de la jeune femme, qui était incapable de parler. Stranleigh prit dans son portefeuille plusieurs billets de la Banque d'Angleterre. Il en sélectionna deux de cinquante livres et les lui tendit.

« Bonne nuit ! s'empressa-t-il de dire.

— Bonne nuit ! » murmura-t-elle.

Après dîner, le jour où le paquebot quitta Queenstown, Lord Stranleigh, confortablement assis sur un fauteuil dans le salon élégamment meublé de sa suite, dévorait un livre acheté à Londres. Il était en paix avec le monde et cette lecture apaisait un esprit que rien n'aurait pu perturber s'il avait eu son mot à dire. Il se félicitait à présent de disposer d'une semaine où il ne serait dérangé ni par des visiteurs importuns ni par du courrier urgent. Et c'est précisément à ce moment-là, à son grand étonnement, que la porte s'ouvrit et qu'entra un homme qui n'avait daigné ni frapper ni s'annoncer. Sa première réaction fut de se demander ce qu'il était advenu de Ponderby — comment cet inconnu l'avait-il circonvenu ? C'était un homme corpulent, au visage rougeaud, et, lorsqu'il se retourna pour fermer la porte, Stranleigh vit que sa nuque épaisse évoquait un empilement de grosses saucisses. Sa Seigneurie posa le livre ouvert sur la table mais resta coi.

« Lord Stranleigh, je présume ? » dit l'inconnu.

Stranleigh ne répondit pas et continua de fixer l'intrus du regard.

« Je souhaitais avoir quelques mots avec vous, et j'ai jugé préférable de venir dans votre suite plutôt que de vous aborder sur le pont. Ce que j'ai à vous dire est plutôt grave et, en public, nous aurions couru le risque d'avoir une altercation, ce que vous auriez regretté.

— Vous n'avez aucune crainte à avoir de ce côté-là, du moins en ce qui me concerne, dit Stranleigh.

— Eh bien, vous devez désirer éviter toute publicité, sinon vous ne voyageriez pas sous un nom d'emprunt.

— Je ne voyage pas sous un nom d'emprunt. »

L'homme corpulent agita la main comme pour signifier que ce dialogue était superflu.

« Je vais tout de suite en venir au fait, déclara-t-il en s'asseyant sans y avoir été invité.

— Je vous en serais reconnaissant. »

Le nouveau venu plissa les yeux et son visage, déjà vicieux en soi, se para d'une expression menaçante.

« Je voudrais savoir, Lord Stranleigh, et j'ai parfaitement le droit de poser la question, pourquoi vous avez donné cent livres à mon épouse.

— À votre épouse ? répéta un Stranleigh stupéfait.

— Oui. J'ai noté les numéros de chaque billet et les voici — deux billets de cinquante livres sterling émis par la Banque d'Angleterre. Niez-vous les lui avoir donnés ?

— J'ai donné deux billets de cinquante livres à une jeune lady dont le nom est Trevelyan — c'est-à-dire précisément celui que je porte. Elle m'a expliqué, et je l'ai crue, qu'on lui avait volé le sac à main contenant son argent et son titre de transport, à moins qu'elle ne l'ait égaré. »

Un sourire ironique déforma les lèvres du prétendu mari.

« Ah ! c'est ce qu'elle vous a raconté, hein ? Seriez-vous surpris si la jeune lady en question niait tout en bloc ?

— Rien ne pourrait m'étonner, répondit Sa Seigneurie, vu que vous êtes en possession des bank-notes que je lui ai données.

— Elle dit que vous avez prélevé ces deux billets dans une liasse qui se trouvait dans votre poche. Pourriez-vous m'indiquer les numéros des billets composant cette liasse ? Et plus précisément celui du premier d'entre eux ?

— Pourriez-vous m'indiquer les numéros des deux billets en votre possession ? » demanda Stranleigh d'une voix calme et posée, sans faire mine de produire ce qu'on exigeait de lui.

« Bien sûr », répondit l'autre ; et il s'exécuta sur-le-champ. De toute évidence, ces deux billets faisaient partie d'une série et portaient des numéros consécutifs. Stranleigh attrapa son portefeuille d'un geste nonchalant et les yeux de l'intrus se mirent à luire quand il en découvrit l'épaisseur. Stranleigh jeta un coup d'œil au numéro de série du premier billet de la liasse, puis rangea son portefeuille et se carra dans son fauteuil.

« Vous avez tout à fait raison, dit-il. Ce sont les billets que j'ai donnés à Miss Trevelyan.

— Je vous ai demandé pourquoi.

— Et je vous ai répondu.

— En me sortant une histoire à dormir debout, rétorqua l'autre. Même l'homme le plus riche du monde ne jette pas ainsi l'argent par les fenêtres. Il ne le fait qu'en échange d'un service, accompli ou à venir.

— Vous devez avoir raison. Mais venez-en au fait, comme vous l'avez promis.

— Est-ce bien nécessaire ?

— Sans doute que non. Vous voulez de l'argent — autant que peut en cracher un homme supposé très riche. Vous utilisez votre jolie épouse comme appât...

— Vous diffamez une lady sur laquelle vous ignorez tout ! s'écria le visiteur en affichant une indignation parfaitement imitée.

— Pardonnez-moi, mais c'est vous qui semblez diffamer celle que vous présentez comme votre femme. J'ignore de quelle façon ces deux billets sont tombés entre vos mains, mais je serais prêt à parier le double de leur valeur que la lady en question est tout à fait innocente dans cette affaire. Elle l'est en tout cas à mes yeux. Si cette lady est votre épouse, quel est son nom ? Elle m'a confié qu'elle voyageait sous un autre nom que celui qui figure sur son titre de transport.

— Peut-être avez-vous honte de votre nom, mais tel n'est pas mon cas. Je m'appelle Branksome Poole.

— Ah ! cette lady est donc Mrs. Branksome Poole ?

— Naturellement. »

Stranleigh tendit une main et attrapa la liste des passagers. En la parcourant du regard, il tomba bien vite sur les noms : *Mr. et Mrs. Branksome Poole*.

« Eh bien, Mr. Poole, nous en arrivons à ce qui est sans doute l'ultime question : combien ?

— Si vous me donnez cette liasse de billets de la Banque d'Angleterre que vous venez de me montrer, je ne parlerai plus de cette histoire, mais veuillez toutefois comprendre qu'il n'est pas question de coercition de ma part. Vous pouvez refuser ou accepter mon offre, comme ça vous chante. Ma femme et moi ne nous entendons plus très bien, je l'admets, et bien que je sois en droit de me plaindre de vous, je

ne compte pas endosser le *rôle*\* de l'époux bafoué. Si vous refusez, je ne ferai pas de scandale à bord mais j'attendrai que nous soyons arrivés à New York pour entamer une action en justice.

— C'est fort aimable à vous, Mr. Poole. Si j'ai bien compris, les fontaines de la justice new-yorkaise sont d'une pureté incomparable et toute personne victime d'un tort est certaine de le voir redressé. Je vous félicite pour le choix de ce champ de bataille. Bien entendu, l'idée d'exercer un chantage ne vous a pas effleuré un seul instant, mais je préfère dépenser mon argent auprès des plus brillants hommes de loi américains plutôt que de vous en confier ne serait-ce qu'une partie. Simple question d'obstination de ma part. Et maintenant, si vous voulez avoir l'obligeance de prendre congé, je vais reprendre ma lecture ; j'en étais arrivé à un passage fort intéressant.

— Il n'est pas question que je prenne congé tant que la question ne sera pas réglée, s'entêta Poole.

— La question est réglée. » Stranleigh pressa une sonnette électrique. Une porte s'ouvrit et Ponderby entra, ouvrant de grands yeux étonnés en découvrant le visiteur.

« Ponderby, dit Stranleigh, je souhaite qu'à l'avenir cette porte soit toujours fermée à clef, afin que quiconque désirant me voir passe par votre appartement. Examinez bien ce gentleman et notez qu'il lui est interdit d'entrer dans ma suite sous quelque prétexte que ce soit. En attendant, veuillez le faire sortir. Faites-le passer par votre appartement et revenez ensuite fermer cette porte. »

Il se passa alors une chose extraordinaire. Pour la première fois de sa vie, Ponderby désobéit aux ordres de son maître. S'approchant de Poole qui était toujours assis, il lui demanda :

« Partirez-vous dans le calme ? »

— Je ne partirai pas, ni dans le calme ni autrement », répondit l'autre d'un air buté.

Ponderby ouvrit la porte par laquelle Poole était entré, puis, le saisissant par le col de sa veste, le força à se lever, le conduisit sur le seuil et le propulsa dans la coursive. Puis il revint et ferma la porte à clef.

« Je vous demande pardon, milord, dit un Ponderby haletant à son maître stupéfait, mais je n'osais pas le faire passer par mon appartement. Son épouse s'y trouve en ce moment. Il semble qu'elle l'ait suivi. Bref, elle a reconnu sa voix et s'est empressée de m'alerter. J'ai fermé à clef la porte de mon appartement, car le récit qu'elle m'a fait m'a paru des plus grave et j'ai estimé qu'il fallait que vous l'entendiez avant de passer à l'action. J'espère que vous excuserez les libertés que j'ai prises, milord.

— Ponderby, ainsi que j'ai souvent eu l'occasion de vous le dire, vous êtes une perle ! Je vais aller parler à cette lady dans votre salon, mais je vous prie de m'accompagner. Je ne souhaite plus de *tête-à-tête*\* avec les personnes sans protection.

— Je la crois honnête, milord, mais elle a de graves ennuis.

— Je suis ravi de voir mon opinion corroborée par un fin psychologue tel que vous, Ponderby. »

Ils se rendirent dans le salon du valet où se trouvait la jeune femme qui pleurait à chaudes larmes, la tête nichée au creux de ses bras posés sur la table. Elle était visiblement au bord de l'hystérie, si elle n'avait pas déjà passé la ligne.

« Voici Mr. Trevelyan, madame, dit Ponderby. Vous souhaitiez lui parler. »

Elle leva la tête, s'essuya les yeux avec son mouchoir d'un geste nerveux et fit un effort pour se ressaisir. Lorsqu'elle prit la parole, ce fut sur un rythme précipité, dévidant ses propos comme s'il s'agissait d'un discours appris par cœur.

« J'ai fini par arriver au bout du rouleau, et ce soir, si je n'ai plus d'espoir de retrouver ma liberté, je mettrai fin à mes jours. J'ai souvent pensé au suicide avant ce jour, mais je suis lâche et je m'accroche à l'existence. Il y a cinq ans, mon père est allé en Amérique pour visiter le pays en voiture automobile ; il m'a emmenée avec lui. Parmi les domestiques qu'il avait engagés figurait Charles Branksome, qui se révéla être un chauffeur des plus experts. Il était anglais et bénéficiait de références élogieuses. Il nous a fait comprendre qu'il était issu d'une bonne famille mais avait besoin de gagner sa vie. C'était alors un bel homme, très charmeur de surcroît. La personne qui vous a rendu visite ne ressemble guère au Branksome d'il y a cinq ans. Je parlais souvent en voiture avec lui quand nous étions en Amérique, et j'étais jeune et plutôt légère — soyons franc : j'étais une petite idiote. Peut-être avez-vous eu vent de cette histoire dans la presse. Je ne tiens pas à m'attarder sur l'horrible erreur que j'ai commise.

« Nous sommes devenus très proches, tant et si bien qu'il m'a déclaré son amour et que je l'ai cru. Un juge de paix américain nous a mariés en secret et j'ai eu vite fait de comprendre le désastre que j'avais causé. Seul l'argent intéressait mon mari. Comme mon père était très riche, il espérait obtenir tout ce qu'il lui demanderait. Mon père, toutefois, est un homme têtu et, après avoir appris notre fuite amoureuse grâce aux journaux américains, ce dont il fut grandement choqué, il refusa de verser un seul penny à Branksome et retourna aussitôt en Angleterre. Je ne l'ai plus jamais revu et je n'ai plus été en communication avec lui. Il est mort deux ans après mon acte de folie et n'a pas cité mon nom dans son testament.

« Mon mari est un menteur, un voleur, un faussaire, un joueur, une brute. Il m'a tellement maltraitée que je me suis retrouvée par deux fois à l'article de la mort, mais il a réussi à briser ma volonté. Sa réputation de tricheur est bien établie dans toutes les salles de jeux d'Europe, ainsi que sur les navires transatlantiques. Ces derniers temps, il s'est mis à m'utiliser comme appât ainsi que vous avez pu le constater. Il s'est débrouillé pour découvrir — telle est sa méthode de travail, en fait — qui étaient les passagers les plus riches de ce steamer. Comme celui-ci est le plus récent et le plus grand de tous, l'organisation de son équipage ne devait pas encore être parfaite et il pouvait espérer passer inaperçu. Il a attiré mon attention sur vous quand vous êtes monté à bord et m'a dit que vous étiez Lord Stranleigh et que vous voyageiez sous le nom de Mr. Trevelyan. Vous connaissez la suite. Il m'a obligée à lui donner l'argent que vous m'aviez prêté et m'a dit qu'il serait sans doute nécessaire que je témoigne contre vous une fois que nous serions arrivés à New York, mais, étant donné l'étendue de votre richesse, il ne pensait pas que vous courriez le risque d'un procès. Il avait l'intention d'exiger tout d'abord une somme modique, mais cela n'aurait été qu'un commencement, et chaque extorsion ne serait que le prélude de la suivante. Il est passé maître à ce jeu et les autorités new-yorkaises le recherchent depuis qu'il a fait chanter de cette manière un millionnaire bien connu.

— Connaissez-vous le nom de ce millionnaire ? »

Elle le lui donna.

« Très bien, madame. Pour commencer, ne faites rien de stupide ni d'insensé. Je veillerai à ce que cet homme soit arrêté à New York sous un prétexte quelconque — en fait, je vais transmettre des instructions en ce sens par télégraphie sans fil. Vous vous rendrez ensuite dans l'un des États où il est facile d'obtenir le divorce. Si vous le permettez, je serai votre banquier. Même si Branksome réussit à sortir de prison, cela lui coûtera cher et ses réserves sont limitées. Vous ne devriez avoir aucune difficulté à lui échapper si vous avez de l'argent en votre possession. Êtes-vous d'accord ?

— Oh ! oui.

— La question est donc réglée. Ponderby, jetez un coup d'œil dans la coursive et vérifiez que la voie est libre.

— Milord, dit la jeune femme en se levant, je suis navrée de vous avoir causé ennui et dérangement.

— Il n'est pas question de dérangement, dit Stranleigh avec sa nonchalance coutumière, et je ne m'autorise jamais à avoir des ennuis. »

Ponderby rapporta que la voie était libre et la lady disparut en silence dans le couloir. Stranleigh se rendit à la cabine 4390 et y eut une longue conversation avec l'Honorable John Hazel qui, pour la première fois depuis le début du voyage, sembla retrouver sa joie de vivre.

Le lendemain matin, l'Honorable John arpenta tous les ponts du navire l'un après l'autre, comme à la recherche de quelqu'un. Ce fut sur un pont inférieur presque désert qu'il trouva l'homme qu'il cherchait.

« Je vous demande pardon, dit Hazel de sa voix la plus suave, mais je suis à la recherche de trois hommes aussi las de ce voyage que je le suis. C'est la première fois que je traverse l'Atlantique et Londres me manque, je le confesse, Londres et surtout ses clubs. Une petite partie de poker au fumoir, voilà qui nous aiderait à passer le temps. »

Les yeux vifs de Mr. Branksome Poole se plissèrent, comme ils en avaient l'habitude, et il examina avec soin l'homme qui venait de lui adresser la parole.

« Je ne suis pas très doué au poker », dit-il d'une voix hésitante, ce qui était un mensonge éhonté.

L'Honorable John s'esclaffa.

« Cela ne me dérange absolument pas, dit-il. Le seul critère qui compte, c'est la mise de fonds. J'ai déjà trouvé plusieurs volontaires, mais ils refusent de jouer pour de l'argent ; en ce qui me concerne, je ne touche jamais aux cartes lorsque la partie est dénuée d'enjeu.

— Je pense exactement comme vous », acquiesça l'homme corpulent, dont les yeux luisaient à l'idée de manier à nouveau les cartes. S'il avait hésité un instant, c'était parce qu'il craignait d'être reconnu, car il se sentait parfaitement capable d'affronter quiconque quand il s'agissait de mélanger et de distribuer. Les deux hommes offraient un spectacle fort contrasté, le plébéien et le patricien — l'un grave et sérieux, l'autre d'une humeur enjouée —, mais on aurait eu peine à dire lequel des deux était la canaille la plus experte au jeu de cartes.

Peu après, quatre hommes s'assirent autour d'une table. Hazel demanda un paquet de cartes neuf au steward du fumoir, en brisa le sceau et en déchira l'emballage.

Il n'est pas utile de décrire toute la série de parties : une seule nous importe ici. Poole commença par jouer prudemment, guettant du coin de l'œil tout officier susceptible de reconnaître en lui une *persona non grata* et de révéler sa nature au grand jour. Les conséquences de ce manque d'attention devinrent bientôt évidentes. Il perdit une forte somme et finit par sortir de son portefeuille deux billets de cinquante livres. Il les tripota quelques instants, comme si l'idée de se séparer de ces précieux bouts de papier lui répugnait.

« Où est passé le steward ? demanda-t-il.

— Que lui voulez-vous ? lança Hazel, comme impatient de poursuivre la partie.

— La monnaie de cinquante livres.

— Je vais vous la donner. » Et l'Honorable John sortit de sa poche une poignée de pièces d'or et de billets de cinq livres, compta cinquante livres et les poussa sur la table en direction de Poole, qui, après moult hésitations, lui donna son gros billet un peu à contrecœur. Il se mit alors à jouer avec plus d'audace, mais la chance refusait toujours de lui sourire et il ne tarda pas à changer son second billet de cinquante livres, car les mises étaient assez élevées. Hazel, après avoir jeté un coup d'œil au numéro du billet, le glissa dans la poche de son gilet, où il rejoignit son frère, aussi machinalement que s'il s'était agi de papier à cigarette. Le plébéien n'imaginait pas qu'il avait affaire à un adversaire d'une intelligence supérieure. Hazel possédait à présent les deux bank-notes qui auraient pu servir de preuve contre Lord Stranleigh et il poussa un soupir de satisfaction. Poole ne voyait en lui qu'un homme riche, insouciant et de nature indulgente. Il l'avait déjà identifié comme un aristocrate et s'attendait à le voir réagir à un désastre par un éclat de rire et une retraite gracieuse, aussi notre plébéien se mit-il au travail pour de bon. Deux parties se déroulèrent en silence et, quand vint la troisième, c'était à Branksome Poole de donner les cartes. Hazel l'observa avec des yeux de prédateur, ne manquant aucun de ses gestes suspects, et pourtant on l'eût dit en train de rêvasser. Il jeta un coup d'œil à ses cartes, se leva et les étala sur la table.

« Vous trichez, monsieur, dit-il sèchement.

— Mensonge ! » rugit Branksome Poole, dont le visage vira néanmoins au jaune teinté de vert et dont la langue crut bon d'humecter les lèvres. Alerté par le bruit, le steward revint en courant.

« Montrez vos cartes, si vous l'osez ! le défia Hazel. Vous vous êtes donné... » Et il énuméra l'une après l'autre les cartes composant la main de son adversaire. Poole tenta de les insérer dans le reste du paquet, mais Hazel l'en empêcha.

« Montrez vos cartes ! Montrez vos cartes ! exigea-t-il. Ces deux gentlemen vérifieront que je les ai désignées correctement. Steward, demandez au second capitaine de nous rejoindre, ou, s'il n'est pas de service, adressez-vous au capitaine. »

Le steward s'en fut, pour réapparaître peu après en compagnie du second capitaine, auquel Hazel relata l'incident de façon aussi brève que précise.

« Voulez-vous m'accompagner à la cabine du capitaine ? » demanda le second.

Branksome Poole connaissait bien la procédure en vigueur, et il n'opposa aucune résistance.

Lorsque le télégramme parvint sur les rives américaines, on envoya une dépêche au quartier général de la police de New York, l'informant que Charles Branksome, recherché pour chantage à l'encontre d'Erasmus \*\*\*, le millionnaire bien connu, était détenu par les autorités du paquebot pour avoir triché aux cartes.

Lorsque le grand navire arriva à quai, Mrs. Branksome Poole ne fut en rien inquiétée quand elle prit son billet pour l'Ouest. Elle disposait d'une forte somme d'argent récemment acquise, parmi laquelle on trouvait les deux billets de cinquante livres sterling qui lui avaient été restitués.